

T 425, 25

La Bête de la forêt

C'était une fois un bon vieux homme qui *désiertait* dans une forêt et il avait trois filles qui y apportaient à manger tour à tour.

Un jour, une bête effroyable, qui avait du poil d'un pied et demi de long, sort[it] de la forêt et vint se dresser *aux pieds de lui* en lui disant que si il lui donnait pas une de ses filles [2] en mariage, qu'elle le mangerait et elle s'éloigna.

Voici la plus âgée de ses filles qui lui apporte à manger, le premier jour. Elle trouve son père appuyé sur le manche de sa pioche, les larmes aux yeux comme un homme bien chagriné. Sitôt arrivée vers lui, elle lui dit :

— Mon cher papa, qu'est-ce qui t'est donc arrivé que tu es tout chagriné ? Qu'est-ce que tu as donc ? Dis-moi-le. Je sacrifierai ma vie pour toi.

— Ah ! ma fille, quand je te le dirais, tu ne voudrais toujours pas. C'est une bête qui est dans la forêt qui est effroyable. Elle a du poil d'un pied et demi de long et si tu ne l'épouses pas, elle me mange.

— Mon cher papa, que la bête fasse de moi ce qu'elle voudra ; pour moi, je l'épouse.

Dans le moment, la bête arriva en grinçant des dents, en [disant]¹ qu'elle allait les manger.

Et la fille, aussitôt qu'elle l'a vue, elle dit :

— Mon cher papa, que la bête fasse de vous ce qu'elle voudra ; pour moi, je ne l'épouse pas !

Et la bête s'en fut en disant :

— Consolez-vous, père, il vous en reste encore deux !

Le lendemain, la cadette vint. Elle trouva son [père]² appuyé sur sa pioche. Elle lui demanda ce qu'il avait qui le chagrinaient tant. Sa sœur en [3] avait pas parlé chez eux.

— Enfin, dis-nous donc qu'est-ce qui t'est arrivé.

— Ah ! je te le dirais, tu ferais bien comme ta sœur. C'est une bête qui est dans la forêt qui a du poil d'un pied et demi de long.

— Mon cher papa, que la bête fasse de moi ce qu'elle voudra ; je l'épouse.

Dans le moment, la bête arriva en disant :

— Je vous mange, je vous mange !

— Mon cher papa, que la bête fasse de vous ce qu'elle voudra ; pour [moi]³, je ne l'épouse pas !

Le lendemain, la plus jeune vint à son tour apporter à manger à son père. Elle le trouva encore appuyé sur le manche de sa pioche, bien attristé. Aussitôt sa fille courut l'embrasser en lui demandant *quoi qu'il avait* pour le tant chagriner.

— Sûr, ma fille quand je te le dirais, tu ferais bien comme tes deux sœurs. C'est une bête qui est dans la forêt qui est effroyable. Elle a du poil d'un pied et demi de long ; si tu ne l'épouses pas, elle me mange.

— Mon cher papa, que la bête fasse de moi ce qu'elle voudra ; pour moi, je l'épouse.

Dans le moment, la bête arriva en grondant comme si [elle] eut voulu les manger.

¹ *Lacune.*

² *Lacune.*

³ *Lacune.*

La fille saute au cou de son père :

— [4] Mon cher papa, que la bête fasse de moi ce qu'elle voudra ; pour moi, je l'épouse !

Et la bête prend la fille dans sa gueule et l'emporte. Le père a pleuré plus que sa fille. Et la bête l'emporta dans un beau château où rien ne lui manquait et la bête se changea en beau monsieur.

Ils demeurèrent heureux tous deux dans le château, lorsqu'un jour ses deux sœurs [qui] étaient à garder les vaches dans le bois entendirent une voix qui chantait.

— Tiens, dit l'une, voilà bien la voix de notre sœur. Approchons-nous du côté que ça chante !

Elles arrivèrent au pied d'un beau château. Elles aperçurent leur sœur qui chantait aux fenêtres [et] qui les reconnut. Elle les fit entrer et les reçut très bien. Elle demanda des nouvelles de son père et de sa mère. Elle les envoya chercher à ses sœurs pour être tous heureux dans le château.

Un jour, le mari partant pour un voyage assez long, donna toutes ses clefs à sa femme en lui disant :

— Tu pourras les ouvrir toutes, excepté cette petite, là ; je te le défends absolument !

Quand il fut [parti]⁴, son père, sa mère, ses sœurs arrivèrent. Elle les promena dans toutes ses chambres, excepté celle que son mari avait [5] défendue. Ses sœurs se mirent après elle : que c'était la plus belle, que c'était pour cela que son mari y avait défendu.

À force de la tenter, elles vinrent à bout de lui faire ouvrir et la clef tomba dans le sang. Plus elles essayèrent de la nettoyer, plus elle devenait rouge. C'était la chambre de ses⁵ crimes expiés.

Et le mari arriva dans le moment et lui dit :

— Ma chère femme, tu m'as condamné à être encore sept ans en bête comme j'étais quand tu m'as épousé, [et] à être obligé de marcher les sept ans sans pouvoir me reposer. Tu resteras dans le château avec tes parents.

— Non, dit-elle, puisque c'est moi qui en *est* l'auteur, je veux te suivre partout où tu iras.

Et ils partirent tous deux. Quand ils [eurent] marché longtemps, la bête dit à sa femme :

— Tiens, voilà la maison de mon père et ma mère, va les voir et arrête-toi [z]-y qu'un quart d'heure.

Elle y va. On lui a donné un noyau de pêche en lui disant :

— Mets cela en place, ça pourra te servir.

Elle retrouve la bête.

Plus loin, elle lui dit :

— Voilà la maison de mon grand-père et ma grand-mère, vas-y et arrêtes-y que dix minutes.

Elle s'y arrêta que dix minutes et retrouva sa bête. On lui donna une amande en lui disant :

— Serre cela, mon enfant, ça peut te servir.

Plus loin, la bête lui dit :

— Voilà la maison de mon parrain et ma marraine. Vas-y et arrête-toi que cinq minutes.

⁴ *Lacune.*

⁵ = *de son mari*

Par les engagements du parrain et de la marraine, elle s'arrêta plus de cinq minutes. On lui [donna]⁶ une noix en lui disant d'en prendre soin, que ça pourrait lui servir.

Et elle partit, mais ne retrouva pas sa bête. Elle marcha longtemps... Et les sept ans étaient finis.

Enfin, elle arriva dans un pays où elle entendit dire qu'une demoiselle se mariait avec un monsieur inconnu dans le pays. Et c'était que quatre jours avant le mariage qu'elle arriva dans ce pays. Et, suivant la coutume du pays, la jeune à marier allait tous les matins à la messe jusqu'à son mariage.

Et la femme de la bête ouvrit son noyau de pêche sur la place où devait passer sa rivale. Et ça se trouva un beau carrosse à deux chevaux comme on n'en avait encore jamais vu de pareil.

Il [le] fallait à la belle pour l'envoyer marier. Elle lui demanda combien elle en voulait. Elle lui dit que c'était ni à vendre ni à donner, que c'était à gagner.

— Comment [6] faire pour le gagner ?

— C'est, répondit-elle, me laisser coucher vers votre prétendu à l'avenir.

— Fuit donc, salope, tu n'as pas honte de demander une chose semblable !

La vieille bonne qui l'avait accompagnée à la messe lui dit :

— Laissez-[la] coucher, vous aurez son carrosse et ses deux chevaux à bon marché.

Nous ferons prendre un petit bouillon à votre futur et ça, [on] n'en saura rien du tout.

Et elle accepta.

Le soir, quand le mari fut couché, on lui apporta un petit bouillon qu'on lui dit de boire pour le mieux faire reposer et après, il se mit à ronfler. Quand on le vit bien endormi, on fit coucher sa femme vers lui, mais personne le savait.

Elle eut beau lui parler toute la nuit : elle répétait les aventures qu'ils avaient eues, le temps qu'ils avaient été ensemble. Le jour arriva sans qu'elle eût pu le réveiller. Et on vint de bon matin la fiche dehors à coups [de pieds]⁷ sous le derrière.

Et ce jour-là, elle ouvrit son amande. Elle y trouva un habillement comme on en n'avait pas vu de pareil. Fallut encore cela [à la belle] pour l'envoyer marier. Elle lui demanda à l'acheter.

— C'est ni à vendre ni à donner, c'est à gagner. Comme l'autre fois, coucher vers votre prétendu à l'avenir

— Fuit donc, salope, tu as donc pas honte ? [7] Tu te ...⁸ donc bien

La vieille bonne dit :

— Laissez-la coucher, vous [aurez]⁹ ses affaires à bon marché. Nous le ferons dormir comme l'autre fois.

Le soir, quand le mari fut couché, la bonne lui apporta encore un petit bouillon, lui disant :

— Buvez cela, ça vous fera reposer cette nuit.

Et il y prit. Après, sa femme vint se coucher vers lui. Elle se mit après comme la veille :

— Mon cher ami, parle donc. C'est peut-être la dernière nuit que je couche vers toi. Enfin..., parle-moi donc ! Dis-moi donc une seule parole.

Et toute la nuit, elle fut après lui sans pouvoir le réveiller.

⁶ *Lacune*

⁷ *Lacune.*

⁸ *Lacune.*

⁹ *Lacune.*

Le [lendemain]¹⁰, on vint et [on] la jeta dehors à coups de pied dans le derrière.

Puis elle ouvrit sa noix où il y avait une chaîne, des boucles d'oreille, des bottines tout en diamants.

Il fallut encore cela pour la jeune à marier. Elle lui demanda encore à [l'] acheter. Elle lui répond que [c'est] à gagner de la même manière *des* autres fois : coucher vers son prétendu à l'avenir.

Elle ne voulait plus du tout la laisser coucher, mais la vieille bonne la fit décider en lui disant qu'elle aurait toutes ses belles affaires à bon marché.

[Mais]¹¹ les valets avaient entendu la femme [8] qui était toute la nuit après son mari et ils y avaient dit :

— Tous les soirs, on met coucher une femme vers vous qui, toute la nuit, a parlé à vous demander une seule parole, que c'est peut-être la dernière nuit qu'elle couche vers vous. Ils vous donnent un petit bouillon pour vous faire dormir. Ce soir, au lieu de le boire, jetez-le et vous verrez qui c'est que cette personne qui a ces paroles que nous avons entendues ; elle doit avoir beaucoup à faire à vous.

Et le soir, on y apporta son bouillon ; il dit de le poser à côté de lui, qu'il se trouvait un peu gêné, qu'il le prendrait dans un moment. Et, au lieu de le prendre, il le jeta et il fit semblant de dormir.

On emmena sa femme qui, sitôt couchée, se mit encore après lui et il la reconnut de suite.

Le matin, on venait pour la prendre et la jeter dehors, comme les autres fois, mais son mari les empêcha bien.

Et ils reprirent le noyau de pêche, l'amande, la noix avec toutes les affaires dedans et ils s'en furent dans leur château où ils [retrouvèrent]¹² tous leurs parents et ils furent tous heureux.

Écrit au crayon [à Montigny-aux-Amognes], s.d. par Louis Briffault, [É.C. : né le 17/01/1854 à Montigny-aux-Amognes, fils de Jean Briffault, né en 1815 à Saint-Sulpice, fermier et de Antoinette Chaumereuil, née en 1829 ; cultivateur, marié le 09/02/1880 à Montigny avec Louise Mignon, née le 09/03/1862 à Montigny. Le couple a eu trois enfants, Jeanne, née le 07/08/1880 ; Pierre, né le 28/10/1883 ; Léon, né le 27/07/1887, tous à Montigny]. Titre original. Arch., Ms 55/3, Cahier Montigny/1, [Conte]VIII, p. 25-33.

Marque de transcription de P. Delarue.

Une copie arrangée de cette version a été faite par M. Martin¹³, scribe rémunéré par le conseil général de la Nièvre en 1924, Arch., Ms 52,2, chemise intitulée Folklore nivernais par A.M, sous-chemise a) F.N. Copie M. Martin. Contes par A.M, conte, VIII, [p. 24-29].

Une autre copie de cette version a été rédigée par un autre scribe. Elle est classée Arch., Ms 55/7 Inconnu.1, Conte VIII, (1-11).

¹⁰ *Lacune.*

¹¹ *Ms : et.*

¹² *Lacune*

¹³ *Bien que la chemise porte ce nom, cette attribution n'est pas sûre : il y a deux écritures différentes, voir Annexe 3, copies des scribes, note 3.*

Publié par P. Delarue, CNM, p. 71-80, n° 8.

Catalogue, II, n° 25, vers. E, (sous-type B), p. 95.

Texte publié par P. Delarue.

C'était une fois un bon vieux bûcheron qui travaillait dans une forêt. Il avait trois filles qui lui apportaient à manger tout à tour.

Un jour, une bête effroyable, qui avait du poil d'un pied et demi de long, sortit du fond des bois et vint se dresser devant lui.

— Si tu ne me donnes pas une de tes filles en mariage, dit-elle, je te mangerai.

Ce jour-là, c'était l'aînée de ses filles qui lui apportait à manger. Elle trouva son père appuyé sur le manche de sa hache, les larmes aux yeux et l'air très chagriné.

— Mon cher papa, lui dit-elle, que t'est-il donc arrivé, que tu as l'air si triste ? Dis-le moi, je sacrifierai volontiers ma vie pour toi.

— Eh bien ! ma fille, il y a une bête effroyable qui vit dans la forêt. Elle a du poil d'un pied et demi de long. Elle m'a déclaré que si tu ne l'épousais pas, elle me mangerait.

— Mon cher papa, que la bête fasse de moi ce qu'elle voudra, je l'épouse.

À ce moment, la bête arriva, grinçant des dents et criant :

— Je te mange ! Je te mange !

Aussitôt que la jeune fille l'eut vue, elle s'écria :

— Mon cher papa, que la bête fasse de toi ce qu'elle voudra, je ne l'épouse pas !

Et elle se sauva à toutes jambes. Et la bête se retira en disant au bûcheron :

— Console-toi, il te reste encore deux filles.

Le lendemain, ce fut la cadette qui apporta le déjeuner. Elle trouva son père appuyé sur le manche de sa hache, et lui demanda ce qui le chagrinaient ainsi, car sa sœur n'avait rien dit à la maison. Mais son père ne lui répondait pas.

— Mais enfin, dis-moi donc ce qui t'est arrivé, papa.

— Si je te le dis, tu feras comme ta sœur. Il y a une bête effroyable qui vit dans la forêt. Elle a du poil d'un pied et demi de long. Elle m'a déclaré que si tu ne l'épousais pas, elle me mangerait.

— Mon cher papa, que la bête fasse de moi ce qu'elle voudra, je l'épouse.

À peine la jeune fille eut-elle dit ces mots que la bête arriva en criant :

— Je te mange ! Je te mange !

— Mon cher papa, dit la jeune fille en se sauvant, que la bête fasse de toi ce qu'elle voudra. Pour moi, je ne l'épouse pas !

La bête se retira en disant au bûcheron :

— Console-toi, il te reste encore une fille.

Le lendemain, ce fut au tour de la plus jeune d'apporter le repas. Elle aussi trouva son père appuyé sur le manche de sa hache, et l'air tout attristé. Aussitôt, elle courut vers lui, l'embrassa et lui demanda ce qui le chagrinaient tant.

— Ma fille, si je te le dis, tu feras comme tes sœurs. Eh bien, voilà : il y a une bête effroyable qui vit dans la forêt. Elle a du poil d'un pied et demi de long. Elle m'a déclaré que si tu ne l'épousais pas, elle me mangerait.

— Mon cher papa, que la bête fasse de moi ce qu'elle voudra, je l'épouse.

Aussitôt, la bête arriva en criant :

— Je te mange ! Je te mange !

La jeune fille sauta au cou de son père en répétant :

— Mon cher papa, que la bête fasse de moi ce qu'elle voudra, je l'épouse !

La bête prit la jeune fille dans sa gueule et l'emporta au fond des bois. Le père se mit à pleurer lorsqu'il ne la vit plus.

Dès que la bête avait été rentrée chez elle, en un grand et magnifique château, elle était devenue un beau monsieur. Rien ne manquait à sa femme qui se trouvait fort heureuse.

Un jour, ses deux sœurs, qui étaient venues garder leurs vaches dans les bois, entendirent chanter.

— Tiens, dit l'une, on dirait la voix de notre sœur. Approchons-nous de l'endroit où l'on chante.

Elles s'enfoncèrent dans le bois et arrivèrent au pied d'un beau château. Et elles aperçurent à une fenêtre leur sœur qui chantait. Celle-ci les reconnut, les fit entrer et les reçut fort bien. Puis elle leur demanda des nouvelles de leurs parents et envoya chercher ceux-ci pour que toute la famille vive rassemblée et heureuse au château.

Quelques jours après, son mari, qui partait pour un assez long voyage, lui remit le trousseau de toutes les clés des chambres du château.

Elle pouvait ouvrir les portes de toutes les pièces, à l'exception d'une à laquelle il lui défendait absolument de toucher. Comme son père, sa mère et ses sœurs venaient d'arriver, elle les promena dans toutes les chambres sauf dans celle que son mari lui avait défendu d'ouvrir.

Mais ses sœurs se mirent après elle en lui disant que c'était certainement la plus belle de toutes et que c'était pour cela que son mari ne voulait pas qu'elle y entre. À force d'insister, elles vinrent à bout de sa résistance et elle ouvrit la porte. Mais la clé tomba dans le sang, car c'était la chambre des crimes expiés par son mari et pour lesquels il avait été sept ans tourné en bête. La jeune femme ramassa la clé, essaya de la nettoyer, mais plus elle la frottait, plus elle devenait rouge.

Le mari arriva à ce moment et lui dit :

— Ma chère femme, par ta désobéissance, tu me condamnes à être encore pendant sept ans en bête, comme je l'étais au moment où tu m'as épousé. Et, durant ces sept ans, je serai obligé de marcher sans prendre aucun repos. Pendant tout ce temps, tu resteras au château avec tes parents.

— Non, lui dit sa femme. Puisque c'est moi l'auteur de ce qui vient d'arriver, je veux te suivre partout où tu iras.

Et ils partirent tous deux. Quand ils eurent marché longtemps, la bête dit à sa femme :

— Tiens, voilà la maison de mes parents. Va les voir, mais ne t'arrête qu'un quart d'heure.

Le père et la mère de la bête reçurent bien la jeune femme. Au moment de la séparation, ils lui donnèrent un noyau de pêche en disant :

— Prends ce noyau et mets-le en place. Il pourra te servir.

Elle rejoignit la bête qui lui dit, un peu plus loin :

— Voilà maintenant la maison de mes grands-parents. Va les voir, mais ne t'arrête que dix minutes.

Le grand-père et la grand-mère de la bête la reçurent bien. Et au moment de la séparation, ils lui donnèrent une amande en disant :

— Serre bien cette amande, mon enfant, elle pourra te servir.

Elle ne s'était pas arrêtée que dix minutes et retrouva sa bête. Plus loin, celle-ci dit :

— Voilà cette fois la maison de mon parrain et de ma marraine. Va les voir, mais ne reste que cinq minutes.

Le parrain et la marraine la reçurent bien et, sur leur instance, elle resta un plus qu'elle ne l'aurait voulu. Au moment du départ, ils lui remirent une noix en lui disant :

— Prends bien soin de cette noix, elle pourra te servir.

Elle partit, mais, cinq minutes, c'était bien court ! Elle était restée trop longtemps, et lorsqu'elle revint, elle ne retrouva pas sa bête où elle l'avait laissée.

Alors elle se mit à sa recherche et elle marcha longtemps, longtemps, si longtemps que les sept ans se trouvèrent finis.

Elle arriva dans un pays où on racontait qu'une demoiselle allait se marier avec un monsieur inconnu dans l'endroit. Elle comprit aussitôt que c'était son mari redevenu homme. On était à quatre jours du mariage et, suivant la coutume du pays, la jeune fille allait tous les matins à la messe jusqu'au jour de la cérémonie.

Le premier matin, la femme de la bête se plaça sur la route de l'église et ouvrit son noyau de pêche. Il en sortit un beau carrosse à deux chevaux, comme on n'en avait encore jamais vu. Quand la future vint à passer, elle trouva qu'il lui fallait absolument ce carrosse avec les deux chevaux pour aller à l'église le jour de son mariage. Elle demanda à la femme combien elle en voulait.

— Il n'est ni à vendre ni à donner, répondit-elle, mais il est à gagner.

— Que faut-il faire pour le gagner ?

— Me laisser coucher une nuit dans la chambre de votre futur.

— Fi donc ! Vilaine ! Tu n'as pas honte de demander une chose semblable ?

La vieille bonne qui accompagnait la fiancée lui dit tout bas :

— Laissez-la donc passer une nuit dans la chambre de votre futur, vous aurez son carrosse et ses deux chevaux à bon marché. Nous donnerons au prétendu un petit bouillon qui le fera dormir et il ne saura rien du tout.

La jeune fille accepta.

Le soir, quand le jeune homme alla au lit, on lui apporta un petit bouillon qu'on lui fit boire en lui disant que cela le reposerait. Aussitôt qu'il eut bu, il se mit à ronfler. Quand la servante le vit bien endormi, elle fit coucher vers lui sa femme sans que personne le sache.

Et sa femme eut beau lui parler, l'appeler, lui raconter leurs aventures passées, rien ne put le tirer de son somme. Et dès que le jour parut, on vint la jeter dehors.

Au matin, bien désolée, elle se plaça encore sur le passage de sa rivale et ouvrit son amande. Il en sortit un habillement, comme jamais pareil ne s'était vu. Et quand la jeune fille passa, elle trouva qu'il lui fallait absolument cet habillement le jour des noces.

Elle voulut l'acheter et demanda le prix.

— Il n'est ni à vendre, ni à donner, mais il est à gagner.

— Que faut-il faire pour le gagner ?

— Comme l'autre fois, vous ne l'aurez que si vous me laissez coucher une nuit dans la chambre du futur.

— Tu devrais avoir honte, vilaine, de me faire une pareille proposition, dit la jeune fille.

Mais la vieille bonne lui dit :

— Accordez-lui donc ce qu'elle demande et vous aurez ses affaires à bon compte. Nous ferons dormir votre futur comme l'autre fois.

Le soir, quand le jeune homme fut couché, on lui apporta encore un petit bouillon, et il s'endormit aussitôt. Sa femme fut alors amenée vers lui et, comme la veille, se mit à lui parler.

— Réponds-moi donc, mon cher ami, lui disait-elle. C'est peut-être la dernière fois que je suis avec toi. Mais dis-moi donc une parole !... Enfin, parle-moi donc !

Toute la nuit, elle essaya de le réveiller, le supplia, pleura, mais en vain. Et le jour venu, on la mit à la porte.

Au matin, bien triste, elle se plaça encore sur le passage de sa rivale et elle ouvrit sa noix. Elle en sortit une chaîne, des boucles d'oreilles et des bracelets tout en diamants.

Quand la fiancée passa, elle trouva qu'il lui fallait cette parure pour compléter son habillement du jour des noces. Et elle demanda à la femme si elle voulait bien la lui vendre. Mais celle-ci répondit encore une fois que la parure n'était ni à vendre, ni à donner, mais qu'elle était à gagner, et qu'elle la céderait si on la laissait coucher encore une fois vers le futur.

La jeune fille ne voulait plus du tout et elle allait refuser quand la vieille bonne lui dit :

— C'est la dernière nuit. Accordez-la-lui encore une fois et vous aurez toutes ces belles affaires à bon compte.

Mais les valets avaient entendu la jeune femme qui, toute la nuit, parlait, gémissait et pleurait et ils le dirent au prétendu.

— Tous les soirs, on met coucher une femme avec vous et elle vous parle jusqu'au jour et vous demande de lui répondre.

Le jeune homme décida de veiller pur savoir quelle était cette femme. Le soir, quand on lui apporta le bouillon :

— Posez-le vers le lit, dit-il, je suis un peu gêné, je le prendrai dans un instant.

Au lieu de le boire, il le jeta et fit semblant de dormir. Alors on lui amena la femme qui, aussitôt couchée, se mit à lui parler. Il la reconnut immédiatement et, bien heureux de se retrouver, les deux époux, toute la nuit, se racontèrent leurs aventures.

Au matin, lorsqu'on vint chercher la femme pour la jeter dehors comme les autres fois, le mari s'interposa et dit qui elle était.

Ils reprirent le noyau de pêche, l'amande et la noix avec leurs contenus et retournèrent dans leur château.

Ils y retrouvèrent le bûcheron, sa femme et ses deux filles qui les attendaient toujours. Et ils furent tous très heureux.

D'après les Ms. A. Millien. Conté vers 1886 par Louis Briffault, cultivateur à Montigny-les-Amognes, où il est né en 1854.